

Pour la deuxième fois, nos armées venaient de tenter une sortie pour briser l'encerclement des Prussiens. Mais elles n'avaient pas réussi. Les gens étaient tristes en apprenant ce nouvel échec, mais ils gardaient espoir. On finirait bien par renvoyer les Allemands à Berlin.

Malgré ce revers, il fallait continuer à monter la garde sur les remparts. Papa s'y trouvait, tout comme le père de Gaspard, et tous nos voisins en âge de porter une arme.

Je m'inquiétais et j'avais peur pour eux tous. Alors Gaspard ne comprenait pas pourquoi je me souciais autant du sort des animaux.

– Ce ne sont que des bêtes, me disait-il.

– Et alors ! Elles ont bien le droit de vivre, elles aussi ! Pourquoi elles doivent finir dans nos assiettes ?

– Ben, c'est comme ça, les hommes mangent les animaux...

Moi aussi, je les mangeais. Du moins, seulement certains. Mais maintenant, on les mangeait vraiment tous, sans distinction, de la plus petite à la plus grosse des espèces...

On avait même commencé à manger les chevaux. Avant le siège, personne ici n'en mangeait. Un cheval, c'était un peu comme un chat ou un chien. On en voyait partout dans la ville, dans la campagne ; ils tiraient les fiacres et les charrettes, travaillaient aux champs et ils étaient parfois des animaux de compagnie. Jamais je n'aurais imaginé en manger un jour... Mais quand les moutons et les bœufs ont tous été consommés, les bouchers ont commencé à vendre les pauvres rosses et à mettre leur viande dans nos portions. C'était vraiment pas bon !

Après avoir avalé une nouvelle gorgée de vin, le grand-père se tourna vers moi.

– Tu les as pourtant déjà vus, les animaux du zoo ?...

– Oui, pépé, répondit Gaspard à ma place, mais si elle veut encore les voir, c'est parce qu'elle projette de...

– Tu dois pas le dire ! le coupai-je, fâchée qu'il dévoile mes intentions.

– Mais raconte donc, dit pépé Alfred, peut-être que je pourrai t'aider.

Alors je laissai Gaspard terminer, même si ça me contrariait que d'autres personnes soient mises au courant. Mais en même temps, pour un tel projet, je savais que toute aide serait utile.

– Eh bien, poursuivit mon ami, elle veut faire évader les animaux du zoo !

Le grand-père avala son vin de travers et toussa si fort qu'Augustin se leva pour lui mettre des claques dans le dos. Quand il eut retrouvé sa voix, il se pencha vers moi :

– Mais... c'est impossible !...

– C'est ce que je lui dis, pépé !... J'l'aime bien, ma Zézé, mais elle rêve tout l'temps !

Je fronçai les sourcils et lançai un regard noir à Gaspard.

– Tu sais quoi, poursuivit-il, elle voudrait même les renvoyer dans la jungle !

Le vieillard me regardait en ouvrant de grands yeux tout ronds, alors que le cousin et la cousine écoutaient Gaspard avec curiosité et attention.

Je tournai la tête en direction du zoo et pensai à ces pauvres bêtes dans leurs cages, qui finiraient peut-être toutes dans une marmite...

– Tu as vu, repris-je, ce qu’ont mangé les riches à Noël et au jour de l’An ?... J’ai entendu papa lire à maman les menus des beaux restaurants...

Cela me tordit l’estomac, non pas de faim, mais de tristesse, d’énoncer à Gaspard *le chameau rôti à l’anglaise, le civet de kangourou, les côtes d’ours rôties* ou encore *le consommé d’éléphant*... Tous les restaurants pour les riches semblaient rivaliser d’imagination pour cuisiner les animaux sauvages. Ça me révoltait ! Et ça me donna même l’envie de ne plus jamais manger d’animaux, pas plus les moutons que les cochons. Ce que je confiai à Gaspard qui se moqua de moi.

– C’est pourtant bon, le cochon ! lança-t-il en riant.

– Et pourquoi on trouve normal de manger du cochon et pas normal de manger du chien ?

– Ppffff ! C’est pas pareil ! Et un cochon, c’est bête...

– Comment tu le sais que c’est bête ? C’est peut-être plus intelligent qu’un chien !...

– Ppffff ! fit-il en haussant les épaules.

Je n’avais pas envie de manger de chien, mais je me demandais qui avait un jour décidé que certaines bêtes nous tiendraient compagnie alors que d’autres finiraient dans nos gamelles.

Un soir, j’avais posé la question à maman et papa. Ils s’étaient arrêtés de manger et m’avaient regardée avec de grands yeux ébahis. Et papa avait dit :

– Et pourquoi qu’on respire de l’air ? Et pourquoi qu’on boit de l’eau ?

– Mais... c’est pas pareil, avais-je répliqué. Peut-être qu’on n’est pas obligé de manger les bêtes... Y a plein d’autres choses à manger... Il paraît même, et c’est grand-père qui me l’a dit, qu’il y a des gens qui ne mangent pas du tout d’animaux...

– Ton grand-père est comme toi, il dit bien des bêtises. Tu ferais mieux de finir ta soupe et d’aller au lit !

Et la conversation avait été close...

Les riches, eux, ne se posaient pas de questions. Ils mangeaient tous ce que les cuisiniers leur proposaient. Papa avait rapporté à maman que certains restaurants avaient dû fermer leurs volets pour qu’ils puissent manger tranquillement. Parce que les pauvres gens, qui avaient le ventre vide, étaient en colère de les voir se goinfrer avec les animaux du zoo.

– Salauds de riches ! réagit Gaspard. Même si tu rêves, Zézé, tu as raison de vouloir sauver les animaux qui sont encore vivants.

– Je rêve pas ! m’agaçai-je. Et je trouverai bien le moyen de les sauver...

Gaspard leva les yeux au ciel. Il m’énervait !

On commença à progresser dans les allées. Les animaux étaient affolés par le bruit du bombardement qui s’intensifiait. Alors qu’on se dirigeait vers les volières, le sol vibra sous nos pieds. On entendit des cris poussés depuis l’autre bout du jardin. Les éléphants barrissaient, les loups hurlaient à la mort, les oiseaux poussaient de terribles cris. Tous les autres animaux les imitèrent. Quel tintamarre !

Et soudain, Théodule cria : « Gare à l’obus ! » On se jeta tous aussitôt au sol. Un projectile venait de tomber tout près, juste à côté du long bâtiment des bêtes fauves, qui hurlèrent de plus belle. On avait maintenant tous très peur. De nouveaux obus explosèrent, mais cette fois plus loin de nous, et on entendit de puissants fracas de verre brisé.

On était en train de se relever lorsque Théodule cria de nouveau « gare à l’obus ! ». Et on replongea à terre. La bombe avait explosé encore plus près de nous, juste à côté du palais aux singes. Puis, presque aussitôt, une autre bombe tomba près de la grille par laquelle on était entrés. J’eus peur pour Violette. J’espérais qu’elle était partie se mettre à l’abri. Quand je relevai la tête, j’aperçus plusieurs de mes camarades s’enfuir à toutes jambes. Ils avaient déjà disparu quand Gaspard et Aglaé m’aidèrent à me relever. On courut en direction du cabinet d’Histoire naturelle, espérant pouvoir nous y abriter, mais c’était dans ce secteur que les obus tombaient désormais. On ne pensa plus aux animaux. Il fallait que l’on reste en vie, si on voulait les sauver un jour.

En passant devant les grandes serres des orchidées, on constata qu’elles avaient été touchées. De nombreux morceaux de verres jonchaient le sol.

Plusieurs personnes couraient devant le bâtiment du cabinet d’Histoire naturelle. L’une d’entre elles nous vit et vint nous prendre par la main. On la suivit dans l’une des caves où le personnel s’était réfugié. Un très vieux monsieur criait : « Si j’avais été dans mon cabinet de travail, je serais mort à l’heure qu’il est ! Un obus vient de le pulvériser ! » J’appris que c’était le directeur du Muséum, monsieur Chevreul.

J’aperçus aussi le professeur Milne Edwards parmi les réfugiés. Je baissai la tête pour qu’il ne me reconnaisse pas. J’avais toujours aussi honte. S’il avait su pourquoi je me retrouvais là...

Le bombardement se poursuivit toute la nuit. On la passa dans l’angoisse, ignorant si nos amis avaient eux aussi réussi à se mettre à l’abri...